



## Conserveries mémorielles

Revue transdisciplinaire

#1 | 2006

L'actualisation de la mémoire du communisme en Europe

---

# Elisabeta Rizea de Nucsoara : un « lieu de mémoire » pour les roumains ?

Claudia Dobre

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cm/290>

ISBN : 978-2-8218-0258-2

ISSN : 1718-5556

### Éditeur :

IHTP - Institut d'Histoire du Temps Présent, CELAT

### Référence électronique

Claudia Dobre, « Elisabeta Rizea de Nucsoara : un « lieu de mémoire » pour les roumains ? », *Conserveries mémorielles* [En ligne], #1 | 2006, mis en ligne le 01 octobre 2006, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/cm/290>

---

© Tous droits réservés

## ELISABETA RIZEA DE NUCȘOARA: UN « LIEU DE MÉMOIRE » POUR LES ROUMAINS?

CLAUDIA DOBRE

La notion de « lieu de mémoire », rendue célèbre par Pierre Nora, a joui et jouit d'un grand intérêt parmi les chercheurs en sciences sociales en Europe et ailleurs. C'est ainsi que les historiens de l'Europe centrale et orientale ont essayé d'établir des « lieux de mémoire » pour les pays de la région<sup>1</sup>. Matei Cazacu<sup>2</sup> a identifié quelques-uns de ces lieux en Roumanie (le Tropeaum Traiani d'Adamclisi, des églises et des monastères, la « Maison du Peuple » à Bucarest, etc.) en mettant surtout en relief leur dimension historique<sup>3</sup>. Ma démarche diffère de la sienne tant par son objet d'étude que par la conception qui la sous-tend. Mon analyse porte sur la transformation d'une ancienne détenue politique, Elisabeta Rizea de Nucșoara, en un personnage médiatique en passe de devenir un « lieu de mémoire ». Ce lieu est compris ici comme assurant une liaison entre l'individuel et le collectif. Il a pour but d'arrêter le temps et de cumuler un maximum de sens dans un même signe et il a la capacité de métamorphoser le sens et d'empêcher l'oubli. (Nora, 1993: 2975-3015.)

Elisabeta Rizea, fille de deux paysans, Jean et Maria, est née le 28 juin 1912 dans la commune de Domnești, département de Muscel. Elle a épousé Gheorghe Rizea, paysan originaire de la commune de Nucșoara où le couple s'établit. Sympathisant du groupe des « partisans de Nucșoara »<sup>4</sup>, celui-ci a été harcelé par la Securitate; arrêté et torturé à plusieurs reprises, il a dû se réfugier dans les montagnes. Restée au village, Elisabeta a pu assurer les moyens de subsistance des partisans et de son mari. Le 18 juin 1949, elle est arrêtée et amenée à la mairie<sup>5</sup> où elle est sauvagement battue par le lieutenant de la Securitate, Constantinescu. Peu de temps après, elle est emprisonnée à la prison de Pitești<sup>6</sup>. En septembre 1951, Elisabeta Rizea est jugée et condamnée à sept ans de prison pour avoir « favorisé des personnes en infraction »<sup>7</sup>. Au moment de sa libération, au printemps 1958, elle a repris contact avec les partisans. En 1961, après l'arrestation du général Gheorghe Arsenescu, chef durant une courte période du mouvement des partisans, Elisabeta Rizea<sup>8</sup> est arrêtée de nouveau et condamnée à 25 ans de prison. En 1964, elle est libérée comme tou(te)s les autres détenu(e)s politiques.

Elisabeta Rizea est révélée au public par la série télévisée, *Le Mémorial de la douleur*<sup>9</sup>, réalisée par Lucia Hossu Longin. La série visait à recueillir et à restituer des témoignages sur les expériences concentrationnaires en Roumanie. À ma sollicitation, la réalisatrice a eu l'amabilité de me raconter comment elle a découvert cette paysanne, connue parmi les autres détenues politiques comme « la femme avec les cheveux arrachés.<sup>10</sup>» C'était à l'occasion d'une rencontre à la prison de Mislea (une prison anciennement réservée aux femmes) que d'autres anciennes détenues ont évoqué l'histoire d'Elisabeta Rizea et des femmes partisans. La réalisatrice a cherché cette femme, l'a trouvée chez elle à Nucșoara et l'a interviewée.

L'entretien constitue la partie la plus importante du 13e épisode du *Mémorial*, diffusé par la chaîne publique de télévision le 29 juillet 1992. Il a été transmis également par la chaîne Romania International. Ce qui a permis à nombre de Roumains de la diaspora d'en prendre connaissance. Une héroïne était en train de naître ! Après la diffusion de l'entretien, Elisabeta reçut des milliers de lettres de sympathies venues de Roumanie et d'ailleurs. À la suite de cette apparition sur la chaîne publique, elle a été invitée à participer à plusieurs émissions de télévision ; elle était devenue une vedette médiatique. Si les médias ont tissé autour d'elle une aura, il convient de souligner qu'elle-même avait su capter leur attention par sa facilité à communiquer et à susciter l'intérêt du public.

D'ailleurs, bien avant cette médiatisation, Elisabeta Rizea était la vedette de son village. Lors des premières élections après la chute du régime communiste, elle incitait les paysans de Nucșoara à voter pour plusieurs partis politiques et non seulement pour le Front du salut National, parti des néo-communistes issu du gouvernement au pouvoir. Elle a lutté aussi pour récupérer sa terre et pour ériger dans le village une croix (*troitza*) à la mémoire des partisans de Nucșoara assassinés par les communistes.

En janvier 1992, elle a accordé un très court entretien au journal *România Liberă*, paru dans un dossier spécial nommé « Le procès du communisme ». Le reporter Veronica Theodoru, écrivait à la fin de cet entretien : « Il faudrait, peut-être, que dans notre calendrier chrétien, Elisabeta Rizea, ait son jour anniversaire marqué à l'ancre rouge. Il faudrait encore, peut-être, savoir que Dieu nous a fait l'aumône pour que Elisabeta Rizea soit allée jusqu'au bout sur la Golgotha communiste. (...) Elle est restée jusqu'au bout Elisabeta Rizea, une femme simple, honnête, commune, qui a détesté le Communisme, le Mal, la Haine »<sup>11</sup>. Dès ces premiers moments, on commence à projeter sur son nom et sa personne des charges symboliques qui feront d'elle une héroïne.

Sa médiatisation a continué avec la publication de plusieurs articles dans les revues culturelles ainsi que d'un livre<sup>12</sup> (qui a été d'ailleurs lancé dans la maison d'Elisabeta) paru chez une importante maison d'édition, Humanitas, gérée par Gabriel Liiceanu, une figure importante des cercles intellectuels démocrates. Monarchiste et défenseur de valeurs démocratiques, Elisabeta Rizea a été très rapidement appropriée par les partis dits historiques<sup>13</sup>.

Ce dernier fait place Elisabeta dans une controverse : héroïne pour ces milieux intellectuels, elle n'est, du point de vue des néo-communistes (selon leurs journaux), qu'un fantôme utilisé comme épouvantail par les hommes politiques « démocrates ». Ces derniers l'ont présentée comme une victime du communisme, mais également comme un symbole de la résistance anticommuniste, et vont jusqu'à utiliser son image pendant la campagne électorale de l'automne 1992. En septembre 1992, en pleine campagne électorale, à l'occasion de l'ouverture d'une exposition en l'honneur des victimes du régime communiste, elle a pris la parole à côté de Corneliu Coposu et Ana Blandiana<sup>14</sup>, pour raconter sa vie et ses douleurs. Cette intervention lui a valu les moqueries du quotidien *Azi*, à l'époque considéré comme le journal progouvernemental du Front du Salut National<sup>15</sup>.

Les années 1994-1996 constituent une période d'oubli médiatique d'Elisabeta Rizea, rompue par la nouvelle campagne électorale de 1996. Elle a accompagné Corneliu Coposu à quelques meetings électoraux. En 1998, madame Rizea a reçu la visite de l'ex-roi de la

Roumanie, Michel de Hohenzollern, qui lui a payé une opération aux pieds. Celui-ci lui avait déjà rendu visite pendant sa jeunesse, ce dont Elisabeta se souvient avec une très grande fierté. Le 22 mai 2000, le président de la République, Emil Constantinescu, est allé la voir à son tour. L'année suivante, l'ex-roi revient une fois de plus chez elle. Tandis que ces personnalités côtoient la paysanne de Nucșoara, qui continuait par ailleurs à recevoir beaucoup de lettres de sympathies, ses voisins l'insultaient. Ce fait est aussi mis en évidence par une enquête sociopolitique menée dans le village de Nucșoara.<sup>16</sup> Nombre de villageois ne l'aimaient pas bien qu'ils aient reconnu que, grâce à elle, le village a acquis une certaine notoriété et que le chemin qui y conduit a été asphalté. La célébrité du village s'est renforcée avec la publication de deux ouvrages (2002, 2003)<sup>17</sup> et la diffusion, pendant l'été 2003, d'un film à la BBC. Bien que le sujet de ces livres et de ce film soit le village, Elisabeta Rizea demeure néanmoins l'emblème, le gardien et le porte-parole de celui-ci.

Si, de son vivant, Elisabeta a été une figure controversée, un changement de perception surgit au moment de sa mort, survenue le 7 octobre 2003. Les principaux journaux accordent désormais une grande attention à cette paysanne qu'ils érigent en héroïne nationale. Les chaînes de télévision et les revues culturelles prennent le relais en programmant plusieurs émissions et d'importants articles sur Elisabeta Rizea. Cela a provoqué une prise de conscience chez beaucoup de Roumains, comme le montrent bien les discussions dans les forums de plusieurs journaux, notamment dans celui de l'Académie Cațavencu, une revue satirique très connue en Roumanie. J'ai observé, en étudiant les opinions émises dans ces forums, que pour la plupart des intervenants, Elisabeta est plus qu'un symbole de la résistance, elle est associée à des martyres chrétiens et aux saintes. Elle représente pour eux la pureté, l'innocence et la générosité. D'ailleurs, c'est cette incarnation des valeurs les plus hautes qui fait d'elle une héroïne installée désormais dans la mémoire collective des Roumains. On sait, cependant, que la mémoire collective ne se forme jamais à partir de rien et que ses motivations ne sont pas toujours évidentes. N'étant pas le simple cumul des souvenirs individuels la mémoire collective est le résultat d'un travail spécifique qui vise justement à faire accéder les groupes à une conscience historique d'eux-mêmes qui transcende les consciences individuelles (Pollak, 1993 : 29).

La Roumanie a toujours été à la recherche d'une figure héroïque féminine. Dans la période de l'entre-deux-guerres, c'est la reine Maria qui a joué ce rôle en raison de sa conduite exemplaire pendant la Première Guerre mondiale. À leur tour, les communistes ont essayé d'imposer dans la mémoire collective roumaine toutes sortes d'héroïnes, comme la Soviétique Zoia Kosmodemianskaia ou encore Ecaterina Teodoroiu, une combattante roumaine de la Première Guerre mondiale. Et de nos jours, on assiste à l'héroïsation d'Elisabeta Rizea de Nucșoara. Soumise à la manipulation des médias et des politiciens, mais aussi manipulatrice par son art de se raconter et de se façonner une image de résistante anticommuniste, elle a gagné la partie dans le jeu avec l'éternité. Elisabeta Rizea est bien devenue une héroïne nationale, à laquelle on attribue les plus grandes valeurs morales de l'humanité : le courage, la lutte pour des idéaux, la loyauté. Elle incarnerait également les valeurs, qu'on croit en voie de disparition en Roumanie, à savoir, la simplicité, l'honneur, la générosité, l'innocence, la persévérance. Ainsi, elle offre un modèle à une Roumanie qui n'en a plus. Le jour même de sa mort, les médias l'ont décrétée comme la quintessence de l'intégrité, dans une Roumanie gangrenée par la corruption ; elle est devenue la marque de l'incorrupible.

À ces identifications s'ajoute une autre représentation très insinuante et très familière aux Roumains : en tant que paysanne, Elisabeta Rizea serait l'essence de la nation, son âme.<sup>18</sup> En cela, elle semble confirmer l'idée déjà existante, reprise et synthétisée par Lucian Blaga<sup>19</sup>, dans sa formule célèbre : « l'éternité est née au village<sup>20</sup> ». Le mythe du paysan porteur des valeurs ancestrales et nationales a été et reste encore vivant en Roumanie (Boia, 2003 : 136-137). Le journaliste roumain, Liviu Mihaiu, affirmait : « nous sommes un pays de paysans, donc, il est normal que l'un des symboles de l'identité de la Roumanie soit une paysanne. » Le même journaliste, qui s'occupe de la collecte de fonds pour la construction d'un monument dédié aux victimes du communisme incarnées par Elisabeta, disait que « la qualité d'un peuple dépend de la qualité des femmes de ce peuple, c'est-à-dire que la femme en tant que mère et épouse a le rôle principal dans l'éducation de son peuple.<sup>21</sup> » Elisabeta Rizea est l'incarnation parfaite de l'image qu'on se fait de la mère (elle a élevé avec amour sa belle-fille), de l'épouse (torturée, elle n'a jamais trahi son mari) et de la paysanne (la solidarité, l'hospitalité et l'honnêteté, valeurs cultivées par les paysans roumains).

Cette vision traditionnelle de la femme converge avec celle d'un autre journaliste roumain, Cornel Nistorescu. Dans l'éditorial « Adio, iubită doamnă! » (Adieu, Dame aimée ! [estimée] ) qu'il a consacré à Elisabeta Rizea à l'occasion de sa mort dans le grand quotidien roumain *L'événement du jour* dont il était alors le directeur, il écrit : « Elle a été torturée, elle a même été condamnée à vie. Toutes ces choses auraient pu détruire la plupart des hommes de ce temps-là. Ceux-ci n'ont pas eu le courage de résister. Ils ont capoté au premier souffle de la douleur. Ils sont devenus des miliciens, des activistes, des secrétaires du parti, des maires, des présidents de coopérative, des mouchards. Madame Rizea a préféré lutter. » Le journaliste entend valoriser la résistance des femmes, en niant celle des hommes et en occultant la présence féminine dans le maintien des structures du système communiste.

L'éditorial de Cornel Nistorescu est plus qu'une glorification de la résistante et de la femme incarnée par Elisabeta Rizea, c'est aussi un hommage rendu à la paysanne : « Elisabeta Rizea fut la dame simple de la Roumanie. Frêle, sans trop d'éducation, habillée toujours en noir et blanc, les couleurs traditionnelles des paysannes de la région, ayant la voix d'une mère toujours pressée, elle nous a raconté les horreurs du communisme d'une manière dont les livres, les émissions de télévision, les journaux et les témoins, tous ensemble, n'ont pas réussi à le faire. Elisabeta Rizea reste le modèle du paysan et du citoyen qui manque le plus en Roumanie. Est morte une vraie dame de la Roumanie, une paysanne gaie, mais forte comme une croyance. »

À part son image de mère, d'épouse et de paysanne, Elisabeta Rizea symbolise un autre type de résistance à l'oppression, à savoir une résistance silencieuse, mais forte, qui surmonte tous les obstacles et qui est, selon la mythologie nationale, un trait du peuple. Le régime communiste a disparu, tandis qu'Elisabeta Rizea a survécu et a réussi à s'imposer, et à imposer son histoire. Il n'est donc guère étonnant de voir identifier la Roumanie avec cette paysanne audacieuse ! Tout comme elle, la Roumanie est sortie, encore une fois, victorieuse de la « lutte avec l'histoire.<sup>22</sup> » D'ailleurs, en quête de son identité, la Roumanie postcommuniste a trouvé dans la résistance, incarnée par Elisabeta Rizea, une solution pour se valoriser devant l'Europe.

La résistance anticommuniste, devenue synonyme de la lutte armée dans les montagnes, est mise en lumière dans le contexte de l'intégration européenne. Les Roumains

veulent montrer aux pays de l'Europe qu'ils ont entamé un mouvement de résistance avant les autres pays du bloc communiste<sup>23</sup>. La résistance a commencé à être transformée en un mythe de la Roumanie post-totalitaire lié à la mythologie nationaliste mise en place par les communistes surtout durant les années de pouvoir de Ceaușescu : c'est-à-dire le mythe de l'union entre les Roumains et la nature (un proverbe roumain dit que « le bois est le frère du Roumain »), les paysans comme les vrais représentants de la nation et les haidouks,<sup>24</sup> les protecteurs des opprimés.

Symbole de la résistance anticommuniste, mais également « la quintessence de la roumanité », Elisabeta Rizea de Nucșoara est investie dans l'imagination des gens d'une aura. Sa figure cristallise le souvenir des persécutions politiques et de la résistance anticommuniste tout en étant un vecteur de transmission de ce souvenir. Les sens condensés dans sa personne bloquent le travail du temps et de l'oubli, ils fixent un état des choses. Identifiée comme un symbole national, sa mémoire a une fonction légitimante et mobilisatrice, celle de représenter les valeurs fondamentales de la nation roumaine. En ce qui la concerne, il y a une très forte volonté de se rappeler. Cela prouve qu'elle serait devenue « un lieu de mémoire ».

Sa figure montre qu'aujourd'hui on se sert des héros pour rendre présent et pertinent le passé et même pour se projeter dans l'avenir. Elle exemplifie également la proposition selon laquelle notre mémoire est de plus en plus liée aux images et que, surtout, elle est produite par les images<sup>25</sup>.

## BIBLIOGRAPHIE

Nora, Pierre, 1993, « La génération », dans *Les lieux de mémoire*, tome III, vol.1 : *Les France*. Paris, Gallimard.

Pollak, Michael, 1993, *Une identité blessée. Études de sociologie et d'histoire*. Paris, Métailié.

Boia, Lucian, 2003, *La Roumanie. Un pays à la frontière de l'Europe*. Paris, Les Belles Lettres.

<sup>1</sup> Voir à ce propos l'ouvrage collectif dirigé par Marés, Antoine, dir., 1999, *Lieux de mémoire en Europe médiane*, Paris, Publications Langues'O.

<sup>2</sup> Matei Cazacu, chercheur au CNRS, est spécialiste d'histoire médiévale.

<sup>3</sup> Cazacu, Matei, 1999, « Les lieux de mémoire en Roumanie », in Antoine Marés, dir., *Lieux de mémoire en Europe médiane*, Paris, Publications Langues'O, pp. 105-111.

<sup>4</sup> Le nom de partisan est donné aux gens qui se sont réfugiés dans les montagnes d'où ils ont essayé de s'opposer au régime communiste. La plupart du temps, ils ne faisaient que se cacher mais parfois ils combattaient contre les troupes de la Securitate et de l'armée communiste. Les partisans de la région de Nucșoara ou « les haidouks de Muscel », comme on les dénommait, se sont réfugiés dans les montagnes de Făgăraș où ils sont restés jusqu'en 1958 quand, à la suite d'une trahison, ils ont été arrêtés par la Securitate.

<sup>5</sup> Durant l'époque communiste la mairie pouvait fonctionner comme un lieu de détention, comme un lieu d'administration selon le bon gré des communistes.

<sup>6</sup> La prison de Pitești est connue en Roumanie mais aussi ailleurs pour où les communistes ont essayé de rééduquer les détenues politiques. Virgil Ierunca, 1990, *Fenomenul Pitești* (Le phénomène Pitești), Bucarest, Humanitas.

<sup>7</sup> Entre-temps son mari a aussi été emprisonné.

<sup>8</sup> Condamnée initialement à être incarcérée à perpétuité, sa peine fut commuée en 25 ans de prison.

<sup>9</sup> La série de télévision « Le Mémorial de la douleur » a commencé à être diffusée par la chaîne publique le 14 août 1991. Le premier épisode de la série présente l'instauration du communisme et le procès du maréchal Antonescu. Le second, ayant pour titre « Schingiuitori si schingiuiti » (Bourreaux et victimes), donne la clé de lecture de la série qui présente les anciens détenus politiques comme des victimes du communisme. La série fut diffusée en plus de 100 épisodes entre 1991-2001.

<sup>10</sup> En novembre 2003, j'ai eu un très court entretien téléphonique avec madame Hossu Longin, focalisé sur la personnalité d'Elisabeta Rizea.

<sup>11</sup> *România Liberă*, le 17 janvier 1992.

<sup>12</sup> Nicolau, Irina, Theodor Nițu, 1993, *Povestea Elisabetei Rizea din Nucșoara urmată de mărturia lui Cornel Drăgoi* (L'histoire d'Elisabeta Rizea de Nucșoara suivie du témoignage de Cornel Drăgoi), Bucarest, Humanitas. Un article très intéressant, bien qu'il ne soit pas dédié entièrement à Elisabeta Rizea, est paru dans la revue 22. L'auteure, Ruxandra Cesereanu a nommé Elisabeta Rizea : « la croisée ». Cesereanu, Ruxandra, «Trei mărturisitori: cruciata, naratorul și Antigona» (Trois témoins: la croisée, le narrateur et l'Antigone) dans 22, 4-10 novembre 2003.

<sup>13</sup> Des partis politiques qui revendiquent une tradition démocratique qui remonte à la période de l'entre-deux-guerres.

<sup>14</sup> Corneliu Coposu, ancien détenu politique, est devenu après la chute du communisme le chef du Parti National Paysan, chrétien-démocrate. Ana Blandiana est une poétesse roumaine très connue, dissidente anti-communiste.

<sup>15</sup> «A căzut moartă, făcuse infarct» (Elle est tombée morte, avait fait un infarctus), dans le journal *Azi*, le 23 septembre, 1992. Le titre de l'article fait allusion aux paroles d'Elisabeta Rizea, qui a raconté l'histoire de sa belle sœur, tombée morte lorsque son mari est rentré après sa libération.

<sup>16</sup> L'enquête fut réalisée par une équipe conduite par Alina Mungiu-Pippidi. Ces résultats sont présentés dans le livre de Mungiu-Pippidi, Alina, Gérard Althabe, 2002, *Secera și buldozerul. Scornicești și Nucșoara. Mecanisme de aservire a țaranului român* (La faucille et le bulldozer. Scornicești et Nucșoara. Les mécanismes d'asservissement du paysan roumain), Iași, Polirom.

<sup>17</sup> Le premier livre est celui-ci d'Alina Mungiu-Pippidi ( voir la note 17) ; L'autre ouvrage est écrit par Aurora Liiceanu. Liiceanu, Aurora, 2003, *Rănile memoriei, Nucșoara și rezistența din munți* (Les blessures de la mémoire. Nucșoara et la résistance dans les montagnes), Iași, Polirom.

<sup>18</sup> Il y a toute une mythologie nationale autour du paysan comme la quintessence de la nation roumaine, son âme. Voir aussi un autre ouvrage de Boia, Lucian, 2001, *History and myth in Romanian consciousness*, Budapest, CEU Press.

<sup>19</sup> Lucian Blaga (1895-1961) est un poète et philosophe roumain très connu.

<sup>20</sup> Blaga, Lucian, 2004, *Au fil du grand parcours/ In marea trecere*, tr. Philippe Loubière, Bucarest, Ed. Paralela 45, le poème *L'âme du village*, pp. 40-41.

<sup>21</sup> Propos recueilli au cours d'une conférence tenue par le journaliste Liviu Mihaiu devant les étudiants de l'Université de Bucarest dans le but de collecter des fonds pour le monument aux victimes du communisme.

<sup>22</sup> Selon la mythologie nationale, le peuple roumain a été un peuple défavorisé par l'Histoire, mais qui a néanmoins su résister aux vicissitudes de celle-ci.

<sup>23</sup> Cette affirmation est loin d'être vraie puisqu'un mouvement de résistance anticommuniste existait également en Lituanie à même époque.

<sup>24</sup> Les haïdouks étaient des voleurs qui, cachés dans les forêts, avaient l'habitude d'attaquer les gens riches pour leur extorquer leur argent. La tradition dit qu'ils partageaient cet argent avec les pauvres. Durant l'époque communiste, ils ont été présentés comme des combattants contre l'oppression des boyards et comme un symbole de la lutte de classe.

<sup>25</sup> Jewsiewicki, Bogumil, « La mémoire et ses rapports à l'histoire au temps de la "Mondialisation médiatique" », dans le cadre du séminaire virtuel en sciences sociales, 2003-2004, *Mémoires historiques d'ici et d'ailleurs: regards croisés*, séance du 14 mai 2003, tenue à la Maison Suger, minute 1.